

## Choix de poèmes

Yves Préfontaine

---

Volume 7, numéro 1-2 (37-38), janvier–avril 1965

1837-1838

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30026ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Yves Préfontaine (1965). Choix de poèmes. *Liberté*, 7(1-2), 100–125.

## CHANSONS PATRIOTIQUES

Couplets du nouvel an  
*(Air du Grenadier français)*

Ami encore un an qui passe.  
 Combien amers furent ses fruits.  
 Puisse celui qui le remplace  
 Guérir les maux qu'il a produits.  
 Cependant d'un nouvel orage  
 S'il nous apportait le présage,  
 Lorsque la foudre éclatera  
 Du courage:  
 Dieu sauve le Canada!

De nouvel an lorsque l'aurore  
 Vient nous flatter d'un doux espoir,  
 A l'avenir on croit encore  
 Et l'avenir est toujours noir;  
 Nos ennemis ont dans leur rage  
 Marqué chaque jour d'un outrage;  
 Sait-on comment tout finira?  
 Du courage:  
 Dieu sauve le Canada!

Non contents d'avoir fait répandre  
 Le sang de plus d'un citoyen,

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Ont été consultés les journaux "La Minerve", "Le Canadien", "Le Fantasque", "Le Populaire", de la période 1836--1839, et les livres suivants:

Abbé Emile Dubois, "Le feu de la Rivière du Chêne", 1937. (Imprimé à Saint-Jérôme).

"Soixante ans de liberté, 1837-1897, Souvenirs patriotiques par nos meilleurs écrivains", publié par le Club Préfontaine, Déom Frères, Montréal, 1897.

L. O. David, "Les Patriotes de 1837-1838", par L. O. David, Eusèbe Sénécal, Montréal, 1884.

Aegidius Fauteux, "Patriotes de 1837-1838", Les Editions des Dix, Montréal 1950.

L. O. David, "Le héros de St-Eustache", Emile Demers, Montréal. (Sans date d'impression).

Pamphile Lemay "Petits poèmes", Québec, Typographie de C. Darveau, 1883.

Leur fureur partout fait entendre:  
 Guerre à mort au nom canadien!  
 Si le trépas ou l'esclavage  
 Est désormais notre partage,  
 Alors notre sang coulera.  
 Du courage:  
 Dieu sauve le Canada!

Mettant injure sur injure,  
 Riant de nos vœux répétés,  
 N'ont-ils pas comblé la mesure  
 De la coupe d'iniquité?  
 Devons-nous souffrir davantage;  
 D'un joug honteux tout nous dégage.  
 Et lorsque l'heure sonnera  
 Du courage:  
 Dieu sauve le Canada!

N'est-il pas une voix sacrée  
 Qui vient se mêler à nos cris!....  
 Impérieuse et révéérée  
 C'est celle de notre pays.  
 Écoutons bien, et dans l'orage  
 Lorsque déchirant le nuage  
 Cette voix nous rappellera  
 Du courage:  
 Dieu Sauve le Canada!

(*La Minerve*, 1er janv. 1835)

### CHANSON

(*air du troubadour*)

O Canadien qu'illustra le courage,  
 Viens à ma lyre inspirer de doux chants;  
 Ton nom toujours a bravé l'esclavage,  
 Ton bras armé fut l'effroi des tyrans,  
 Ta voix mâle et sonore  
 Répète encore  
 Ces mots sacrés que te redit ton cœur:  
 La liberté, la patrie et l'honneur.

Aimant la paix fuis les yeux du sicaire  
 Qu'un fer en main, on lâche contre nous.  
 Mais si jamais un pacha téméraire  
 Voulait braver tes lois et ton courroux,  
 Ta voix mâle et sonore  
 Soudain répète encore  
 Ces mots sacrés que te redit ton cœur:  
 La liberté, la patrie et l'honneur.

Quoi! voudrais-tu sur le sol de tes pères  
 Dans la poussière ensevelir ton front!  
 N'entends-tu pas gémir leur cimetière,  
 Et leurs os bruire au chant du carillon?  
 Mais non! ta voix sonore  
 Soudain répète encore  
 Ces mots sacrés que te redit ton cœur:  
 La liberté, la patrie et l'honneur.

Salaberry conquit par sa vaillance  
 Ceux qui juraient d'ensanglanter nos champs.  
 Mais Papineau sait par son éloquence  
 Rompre au sénat les projets de méchants.  
 Sa voix mâle et sonore  
 Va répéter encore  
 Ces mots sacrés que lui redit son cœur:  
 La liberté, la patrie et l'honneur.

Ce noble cri partout se fait entendre:  
 Le peuple enfin veut reprendre ses droits.  
 Un an commence où plus d'un trône en cendres  
 En s'éteignant fera pâlir les rois.  
 A cet heureux présage  
 Qui promet un autre âge,  
 Peuple chantons ces mots chers à mon cœur:  
 La liberté, la patrie et l'honneur.

(Le *Canadien*, 1er janv. 1835)

#### ELECTION DE 1834

L'élection du comté  
 En fait rire, en fait pleurer.  
 Ecoutez ma chansonnette  
 Turlurette, turlurette, matan turlurette.

Globensky et ses nigauds  
 Nous avaient pris pour des sots.  
 Mais il a fait la pirouette  
 Turlurette, turlurette, matan turlurette.

Sa soeur Hortense donnait,  
 Des chemises et des bonnets;  
 Des culottes et des brayettes  
 Turlurette, turlurette, matan turlurette.

Pour engager à voter  
 Deux vaches elle a fait manger.  
 Et plus de cent omelettes  
 Turlurette, turlurette, matan turlurette.

*(Papiers du notaire Girouard)*

#### CHANSON: ÉLECTION DE 1834

Venez chanter, bons Canadiens,  
 L'histoire de tous nos Chouaguens.  
 De nos officiers de Milice;  
 Venez entendre les malices.  
 Prêtez l'oreille à la chanson,  
 Je vais vous apprendre leur nom.

Depuis longtemps nous avons su  
 Qu'un homme noir, très bien connu (curé Paquin)  
 Ami des Globe et des Mackay,  
 Des Dumont et des autres canailles,  
 Travaillaient de gueule et de mains  
 Pour faire élire des Chouaguens.

A Saint-Eustache on arriva  
 Et dès la veille l'on campa  
 Dans la salle du presbytère.  
 Et nos préparatifs de guerre  
 Firent si bien qu'au lendemain  
 Nous étions maîtres du terrain.

Le lendemain on n'en vit point:  
 Chacun avait gagné son coin.  
 Abandonnant tous le village

Où ils voulaient faire le tapage.  
 Les uns les yeux, les joues bandés  
 Et beaucoup d'autres esclopés.

Eugène, Léon et Provost  
 Hubert, les Mackay et Suppôts  
 Bellefeuille, Doherty et Hortense  
 Sont des serpents pleins d'insolence,  
 Que nous nourrissons bonnement  
 Et qui nous trompent indignement.

Lavallée, Bouffard, les Major  
 Ont fait aussi tous leurs efforts.  
 Sextone, Duchesneau et Lachaine  
 Se sont donnés beaucoup de peine.  
 Nelson et beaucoup d'autres aussi  
 Qu'on ne peut tous nommer ici.

*Note: A cette élection les Canadiens avaient été victorieux.  
 (Papiers du notaire Girouard)*

#### CHANSON: À PAPINEAU

Hourrah pour Papineau!  
 C'est l'homme qu'il nous faut  
 Pour abattre ces bureaucrates  
 Ces chouaguens, ces chouaguens,  
 Pour abattre ces bureaucrates,  
 Ces chouaguens de coquins.

Papineau, ce bon père,  
 Nous a commandé de nous tenir ferme  
 J'aurai la liberté.  
 Liberté me ravie  
 Le plus beau de mes jours.  
 Mourir pour ma patrie!  
 Voilà tout mon amour.

*(Papiers du notaire Girouard)*

## À GLOBENSKI

*De retour de Rome, Globenski avait rapporté un vaste tableau religieux pour le chœur de l'église de Saint-Eustache, où il figurait avec sa dame.*

## VENITE ADOREMUS GLOBENSKY

(Hymne)

Allons à Saint-Eustache  
Sur les pieds, sur les mains,  
    Sur la tête;  
Allons à Saint-Eustache,  
Amis doublons le pas (ter)

C'est un pèlerinage  
Sur les pieds, etc.  
C'est un pèlerinage:  
Allons-y promptement. (ter)

Qui est au Sanctuaire  
Sur les pieds, etc.  
Qui est au Sanctuaire,  
C'est le Seigneur du lieu. (ter)

Il est revenu d'Rome  
Sur les pieds, etc.  
Il est revenu d'Rome  
Embaumé d'Sainteté (ter)

Béni par le Saint-Père  
Sur les pieds, etc.  
Béni par le Saint-Père,  
On l'a mis sur l'autel (ter)

Du Dieu qu'on y adore  
Sur les pieds, etc.  
Du Dieu qu'on y adore,  
On a fait un veau d'or. (ter)

Les saints de cette espèce  
Sur les pieds, etc.  
Les saints de cette espèce  
Se font pour de l'argent. (ter)

Pour cette noble dame  
Sur les pieds, etc.  
Pour cette noble dame,  
Nous la plaçons au ciel. (ter)

Son portrait nous rappelle  
Sur les pieds, etc.  
Son portrait nous rappelle  
Son aimable douceur. (ter)

Il n'en est pas de même  
Sur les pieds, etc.  
Il n'en est pas de même  
Du faquin qu'on y voit. (ter)

On en a fait un membre  
Sur les pieds, etc.  
On en a fait un membre,  
N'en faisons pas un saint. (ter)

Sortez du Sanctuaire  
Sur les pieds, etc.  
Sortez du Sanctuaire,  
Ce n'est pas votre place. (ter)

Les gens de la paroisse  
Sur les pieds, etc.  
Les gens de la paroisse  
En sont tout courroucés. (ter)

C'est être bien coupable  
Sur les pieds, etc.  
C'est être bien coupable  
De vous souffrir ici. (ter)



Fuyons un tel scandale  
 Sur les pieds, etc.  
 Fuyons un tel scandale  
 Honni soit Globenski! (ter)

*(Papiers du notaire Girouard)*

### CHANSON

J'aime le son du canon  
 Du tambour, de la trompette.  
 Et mon ivresse est complète  
 Quand j'entends résonner le canon.  
 Quand j'entends boum, boum  
 Résonner, Boum, Boum.  
 Quand j'entends résonner le canon.

Véritable enfant de la balle.  
 Le hasard plaça mon berceau  
 Aux portes d'une capitale,  
 Qu'on venait de prendre d'assault.

Une mère aguerrie,  
 A défaut de son lait.  
 De pain noir et d'eau-de-vie,  
 Gaiement, me nourrissait.

Quand je vins au monde, ma mère  
 Dans un drapeau m'enveloppa.  
 J'appelais, n'ayant pas de père  
 Tout le régiment "mon papa".

Tous les jours, à la suite  
 De nos braves guerriers  
 Je grandis au plus vite  
 A l'ombre des lauriers.

*(Papiers du notaire Girouard)*

### UN PRISONNIER POLITIQUE

Prisonnier l'on me garde  
 Dans le fond d'un cachot.

Je n'y vois que ma garde,  
 Je ne bois que de l'eau;  
 L'ennui qui me dévore,  
 A chaque instant du jour... (bis)  
 Pourtant j'espère encore  
 Chacun aura son tour (bis)

Enfin je me résigne  
 Aux tristes lois du sort;  
 Sous un tyran indigne  
 Je ne crains pas la mort.  
 Plutôt que d'être esclave  
 L'espace d'un seul jour... (bis)  
 Je veux mourir en brave  
 Chacun aura son tour... (bis)

Que des chants de tristesse,  
 Des hymnes de douleur  
 Nous occupent sans cesse,  
 Expriment nos malheurs;  
 Mais qu'un vaillant courage  
 Nous soutienne en ce jour... (bis)  
 Notre Dieu est trop sage,  
 Chacun aura son tour (bis)

O destinée cruelle!  
 Que tu me fais languir,  
 Est-ce en vain que j'appelle  
 Qui peut me secourir?  
 L'ami que je désire  
 Arrivera un jour... (bis)  
 Puis lors, je pourrai dire:  
 Que chacun a son tour... (bis).

*(Papiers du notaire Girouard)*

#### CHANSONS DE CHOUAGUENS

Si tout s'en va-t-à l'eau,  
 C'est la faute à Papineau.  
 Si les Canadiens jaloux  
 N'ont plus peur des loups-garous,

Si sentant leur importance  
 Ils rêvent d'indépendance,  
 S'ils sont pris l'air du Bureau,  
 C'est la faute à Papineau.

## SATIRE DES CARABINIERS \*

A Montréal j'ai cru voir  
 Quelques bandes sottes  
 Qu'entretient le complot noir  
 De cinq sans-culotte.  
 Dévorant leur désespoir,  
 Ils mettent tout leur espoir  
 Dans leur ca, ca, ca,  
 Dans leur ra, ra, ra,  
 Dans leur ca, dans leur ra,  
 Dans leur carabine,  
 Et leur sotte mine.

Réformistes mes amis,  
 Ferme contenance.  
 Les Carabins ennemis.  
 Quoiqu'en décadence,  
 S'ils osent vous attaquer  
 Il faudra les régaler  
 De vos ca, ca, ca,  
 De vos ra, ra, ra,  
 De vos ca, de vos ra  
 De vos carabines,  
 O les pauvres mines!

De combattre au champ d'honneur  
 Fiers comme vos pères,  
 Vous retenez votre ardeur  
 Pour plus ample guerre.  
 Pourtant bien des gens riraient  
 Si les Carabins sentaient  
 Votre ca, ca, ca,  
 Votre ra, ra, ra,

---

\* "Carabiniers" ou "Carabins": batailles de volontaires loyalistes anglais.

Votre ca, votre ra,  
 Votre carabine:  
 Vous verriez leur mine!

Mais le délégué du roi,  
 Ne leur en déplaie,  
 Va ramener sous la loi  
 Leurs troupes niaises.  
 Les Carabins en pleurant,  
 En criant, vociférant,  
 Sur leur ca, ca, ca,  
 Sur leur ra, ra, ra,  
 Sur leur ca, sur leur ra,  
 Sur leur carabine,  
 Auront sotte mine.

Ma foi c'est un triste sort  
 Pour autant de braves!  
 C'est leur causer un grand tort  
 Et des pertes graves,  
 S'ils sont réduits à changer,  
 De rage même à ronger  
 Tout leur ca, ca, ca,  
 Tout leur ra, ra, ra,  
 Tout leur ca, tout leur ra,  
 Tous leurs carabines.  
 O les tristes mines!. (1)

#### LES ÉLECTIONS DE 1834 \*

*Ecoutez je vais vous chanter  
 Une chanson qui a été composée.  
 C'est deux bêtes qui se présentent  
 Pour faire des membres à la chambre  
 Ah! Ah! Ah! mais cependant  
 Ils ne sont pas représentants*

(1) *Le Canadien*, 1835.

\* Recueilli par Aegidius Fauteux, "Hortense Prevost, ou la chevalière des Deux-Montagnes", in "La Patrie", 11 novembre 1933.

*C'est au village de Saint-André  
Où ils croyaient avoir gagné.  
Ils se sont fait traiter de bête  
Par ceux qui étaient à la tête  
Ah! Ah! Ah! mais cependant  
Eugène n'était pas content.*

*J'entends de tous bords et de tous côtés:  
Raccomode ton moulin à papier,  
Quand t'aura payé tes dettes  
Nous travaillerons pour t'y mettre.  
Ah! Ah! Ah! mais cependant  
Brown dit qu'il n'a pas d'argent.*

*C'est le jeudi à St-Eustache  
Où le Poll a commencé.  
Avancez tous, patriotes  
Votez tous pour monsieur Scott.  
Ah! Ah! Ah! mais cependant  
Les chouayens ne sont pas contents.*

*Les boulés se sont avancés  
Pour nous empêcher de voter,  
A coup de bois par la tête,  
On a bien été les maîtres.  
Ah! Ah! Ah! mais cependant  
Les Allemands ne sont pas contents.*

*Mais c'est l'officier rapporteur  
Qui croyait bien être vainqueur.  
Il a bien pris de la peine  
Pour mettre son beau-frère Eugène.  
Ah! Ah! Ah! mais cependant  
Il a bien perdu son temps.*

*Le gros Hubert s'est avancé,  
Pour son frère voulut parler.  
Grignon lui dit: Que viens-tu faire?  
Viens-tu ici mettre la guerre?  
Ah! Ah! Ah! mais cependant  
Retournes-toi-z'en promptement.*

C'est les Irlandais catholiques  
 Qui viennent de Sainte-Scholastique.  
 Avancez tous, patriotes,  
 Venez pour Girouard et Scott.  
 Ah! Ah! Ah! mais cependant  
 Les Globes ne sont pas contents.

John Earle monta à cheval  
 Pour effrayer cette brigade.  
 A coups de roche par la tête  
 L'ont viré cul par dessus tête.  
 Ah! Ah! Ah! mais cependant  
 Il s'en retourne tout sanglant.

Vous voyez tous ces chouayens  
 Qui marchent tous pour rien,  
 Ils marchent la nuit et le jour  
 Pour prendre le Poll au petit jour.  
 Ah! Ah! Ah! mais cependant  
 Ils vont tous perdre leur temps.....

C'est les vaches à la Prévost  
 Qu'ont nourri tout le troupeau,  
 Elle a bien pris de la peine  
 De donner des aunes d'indienne.  
 Ah! Ah! Ah! mais cependant  
 Elle a bien perdu son temps.  
 Le trône est A.B.C. (abaissé)  
 Le clergé D.C.D. (décédé)  
 Et nous autre E.L.V. (élevés)

\* \* \*

Toute espérance est F.A.C. (effacé)  
 Le gouvernement A.B.C. (abaissé)  
 Bientôt le trouble aura C.C. (cessé)  
 Le peuple ne doit pas C.D. (céder)  
 Le gouverneur n'est plus qu'un E.B.T. (hébété)  
 Depuis qu'il nous a tous K.C. (casés)  
 Son départ il devrait A.T. (hâter)  
 Pour cesser d'être K.O.T. (cahoté)  
 Des traîtres qui sont K.T. (cotés)  
 Toute influence est D.C.D. (décédé)

*Dans tous les lieux ils sont U.E. (hués)  
 Leur effigie on veut G.T. (jeter)  
 Partout Papineau est M.E. (aimé)  
 Et toujours il sera E.L.V. (élevé)  
 Si nous ne cessons d'A.J.T. (agiter)  
 Notre pays sera O.C. (haussé)  
 En république R.I.G. (érigé)  
 Et les rênégats aux J.B. (gibet)  
 Et chacun dira c'est A.C. (assez)*

### IMITE DU PSAUME 136, SUPER FLUMINA BABYLONIS

Trainés sur les bords du St-Laurent, enfermés dans un obscur cachot, nous nous y assîmes, et nous souvenant des malheurs de la patrie, nous ne pûmes retenir nos larmes.

Aux murs humides de la prison nous avons suspendu nos harpes, et nos voix, dans l'excès de notre douleur, ne pouvaient rendre que des sanglots.

Là, celles qui s'intéressaient à nos maux et qui voulaient les alléger, nous pressaient de leur chanter des cantiques.

Et les amis de la patrie nous disaient: "Chantez-nous de ces cantiques de joie que vous chantiez dans nos fêtes".

Comment pourrions-nous chanter des cantiques de joie quand l'héritage de nos ancêtres est rougi du sang de nos frères, que nos temples sont profanés, nos habitations détruites et que nos vierges furent tremblantes devant un barbare vainqueur?

Si je t'oublie jamais, ô ma patrie! que ma main droite s'oublie elle-même.

Que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse jamais de te regarder comme l'objet de ma plus tendre sollicitude.

Que je meure si la terre de ma naissance n'est pas mon premier amour.

Souvenez-vous, Seigneur, de ce que firent les hommes du pouvoir, aux jours de Saint-Charles et de Saint-Eustache, du carnage.

Lorsqu'ils criaient: Détruisez, détruisez cette nation avec ses lois et ses institutions.

Malheur à toi, fille d'Albion, un ennemi triomphant te rendra les maux que tu nous as faits.

Il saisira tes enfants, il les écrasera contre la pierre.

*(Papiers du notaire Girouard)*

## LE VIEUX PATRIOTE

par LOUIS FRÉCHETTE

Moi, mes enfants, j'étais un patriote, un vrai!  
 Je n'en disconviens pas; et, tant que je vivrai,  
 On ne me verra point m'en vanter à confesse...  
 Je sais bien qu'aujourd'hui maint des nôtres professe  
 De trouver insensé ce que nous fimes là.  
 Point d'armes, point de chefs, c'est ceci, c'est cela;  
 On prétend que c'était faire d'un mal un pire  
 Que de se révolter.

                                          Tout ça, c'est bon à dire,  
 Lorsque la chose est faite et qu'on sait ce qu'on sait!  
 Ces sages-là, je puis vous dire ce que c'est;  
 Ça me connaît, allez; c'est un vieux qui vous parle!  
 Nous en avions ailleurs, mais surtout à Saint-Charles.  
 Ah! la sagesse même! et pleins de bons conseils!  
 Si tous les Canadiens eussent été pareils,  
 On en aurait moins vu debout qu'à quatre pattes.  
 Nous les nommions torys, chouayens, bureaucrates;  
 Et d'autres noms encor — peu propres, je l'admets.

Ces gens-là, voyez-vous, cela ne meurt jamais;  
 Et si, ce dont je doute, ils ont une âme à rendre,  
 Le bon Dieu n'a pas l'air bien pressé de la prendre.  
 D'ailleurs il en revient; on en voit tous les jours.  
 Aussitôt les loups pris, ils connaissent les tours;  
 Moisson faite, ils sont là pour gruger la récolte.  
 J'en ai connu qui nous poussaient à la révolte,  
 Et qui, le lendemain de nos premiers malheurs,  
 Nous traitaient de brigands, d'assassins, de voleurs,  
 Ou qui criaient: — je vous l'avais bien dit!

                                          Ah! dame,

On aurait pu bourrer la nef de Notre-Dame,  
 Après l'affaire, avec ces beaux prophètes-là!  
 Il en poussait partout, en veux-tu en voilà!  
 Qu'on me montre un pouvoir qui frappe ou qui musèle,  
 Je vous en fournirai de ces faiseurs de zèle!



*Et puis, n'aviez-vous pas les souples, les rampants,  
 Les délateurs payés, les mouchards, les serpents?  
 Ces Judas d'autrefois, je les retrouve encore.  
 Tout ce qui les anime et ce qui les dévore,  
 C'est le bas intérêt, l'instinct matériel.  
 Ils étaient tous autour du gibet de Riel;  
 Les noms seuls sont changés.*

*Quand le sanglant Colborne  
 Incendiait nos bourgs, leur joie était sans borne.  
 Ils disaient, en voyant se dresser l'échafaud,  
 Alors comme aujourd'hui: — C'est très bien, il le faut  
 On doit défendre l'ordre et venger la morale! —  
 Et puis, dame, il faut voir la mine doctorale  
 Qu'ils prennent pour vous dire un tas d'absurdités  
 De cette force-là. Pour eux les lâchetés  
 Ne comptent pas; allez, je les ai vus à l'oeuvre.  
 Il en est qui rendraient des points à la couleuvre  
 Pour faire en serpentant leur tortueux chemin.*

*Et puis, messieurs vous font passer à l'examen!  
 Quand on ne peut comme eux se faire à tous les rôles,  
 On n'est que des cerveaux brûlés, ou bien des drôles...  
 Charmant d'avoir affaire à de pareils grands coeurs!*

*Mais laissons de côté rancunes et rancoeurs.  
 Je voulais, mes enfants, tout bonnement vous dire  
 Que j'étais patriote alors, et pas pour rire!  
 J'en ai vu la Bermude, — un pays, en passant,  
 Sans pareil pour qui veut faire du mauvais sang;  
 Un pays bien choisi pour abrutir un homme; —  
 Eh bien, mes compagnons pourront vous dire comme  
 J'ai toujours été fier, en mes plus durs instants,  
 D'avoir été comme eux l'un des fous de mon temps!  
 Je me moque du reste.*

*Et puis, voyons, que diantre!  
 Si nous étions restés, comme on dit, à plat ventre,  
 Ainsi que j'en connais, courbés sous les mépris  
 De ceux qui nous voulaient asservir à tout prix;  
 Si nous eussions subi la politique adroite*

*Dont on cherche à leurrer les peuples qu'on exploite;  
Que dis-je? non contents du titre de sujets,  
Si nous avions servi les perfides projets  
De ceux qui nous voulaient donner celui d'esclaves,  
Dites-moi donc un peu, que serions-nous, mes braves?*

*Quand furent épuisés tous les autres moyens,  
Nous avons dit un jour: — Aux armes, citoyens!...*

*Nous n'avions pas, c'est vrai, de très grandes ressources;  
Nous avions même un peu le diable dans nos bourses;  
Il fallait être enfin joliment aux abois,  
Avec de vieux fusils et des canons de bois,  
Pour déclarer ainsi la guerre à l'Angleterre;  
Mais des hommes de coeur ne pouvaient plus se taire.*

*Plutôt que sous le joug plier sans coup férir,  
Nous avons tous jugé qu'il valait mieux mourir.*

*Le premier résultat fut terrible sans doute;  
Bien du sang généreux fut versé sur la route;  
Sur les foyers détruits bien des yeux ont pleuré;  
Mais, malgré nos revers, peuple régénéré,  
Nous avons su montrer — que l'heure en soit bénie! —  
Ce que peut un vaincu contre la tyrannie.*

*Au reste, l'on a vu le parlement anglais  
— Qui ne vient pas souvent pleurer dans nos gilets,  
Et qu'on accuse peu de choyer ses victimes —  
Déclarer par le fait nos griefs légitimes.  
Les droits qu'on réclamait, il les reconnut tous!*

*Et l'on nous traite encor de drôles et de fous!...  
Mais l'insensé qui blâme avec tant d'assurance,  
Si l'on ne lui fait plus crime d'aimer la France,  
S'ils n'a plus sous le joug à passer en tremblant,  
S'il possède le sol, s'il mange du pain blanc,  
S'il peut seul, à son gré, taxer son patrimoine,  
S'il vend à qui lui plaît son orge ou son avoine,  
Si des torts d'autrefois il a bien vu la fin,*

*S'il peut parler sa langue, et s'il est libre enfin,  
Il aura beau hausser encor plus les épaules,  
Il le devra toujours à ces fous, à ces drôles!*

*Oui, mes enfants, j'étais un patriote, un vrai;  
Et jusques à la mort, je m'en applaudirai!*

Louis FRÉCHETTE

CHÉNIER  
LE HÉROS DE SAINT-EUSTACHE

Elle fut magnanime, héroïque et sans tache,  
Votre légende, ô fiers enfants de Saint-Eustache!

Quand le reste pliait; quand, à Saint-Charles en feu,  
Sacrifiant leur vie en un suprême enjeu,  
Les hardis défenseurs de notre sainte cause,  
Martyrs du grand devoir que la Patrie impose,  
Étaient morts aux lueurs de leurs foyers détruits;  
Quand les plus dévoués au loin s'étaient enfuis,  
Traqués en malfaiteurs jusques à la frontière,  
Et que les conquérants, avec leur morgue altière,  
De leurs cris de triomphe insultaient les vaincus,  
Vous, au sublime appel d'un nouveau Spartacus,  
Voulûtes, réunis en phalange sacrée,  
Défiant jusqu'au bout la puissance exécrée  
Des tyrans désormais transformés en bourreaux,  
Vaincre en désespérés ou mourir en héros!  
Colborne et ses soldats, sinistre et lourd cortège,  
S'avançaient en traînant leurs fourgons sur la neige.  
L'invective à la bouche et la torche à la main,  
Répandant la terreur partout sur leur chemin,

Ces preux, qu'on aurait dit recrutés dans les bouges,  
S'approchaient, et de loin les uniformes rouges  
Semblaient, mouvants replis, au front des coteaux blancs,  
Comme un serpent énorme aux longs anneaux sanglants.

Ces reîtres sont joyeux; déjà leur coeur savoure  
Le plaisir qu'a le nombre à vaincre à la bravoure.

En revanche le ciel est triste et nuageux,  
 Ce matin-là, le jour, à l'horizon neigeux,  
 Tardif, n'avait jeté qu'une lueur blafarde.  
 Chénier toute la nuit avait monté la garde;  
 Et puis, n'attendant plus que le fatal moment,  
 Longtemps, les yeux fixés au pâle firmament,  
 Tout rêveur, il se tint debout à sa fenêtre.  
 — Pleurez-vous? fit quelqu'un. Il répondit: — Peut-être!  
 J'aurais, ajouta-t-il sans trouble dans la voix,  
 Voulu voir le soleil pour la dernière fois!

\*  
\* \*

A midi le canon tonna.

Silence morne,  
 Pas un bruit n'accueillit ce salut de Colborne.  
 Pour combattre avec chance, équipés à demi  
 Il valait mieux laisser s'approcher l'ennemi.

Les insurgés s'étaient retranchés dans l'église;  
 Cent hommes tout au plus, braves que paralyse  
 Le manque de fusils et de munitions.  
 Mais n'importe! chez eux nulle défection!  
 Armés ou désarmés, du premier au centième,  
 Tous sont prêts à mourir, et combattront quand même.  
 — C'est bien, leur dit Chénier, un éclair aux sourcils.  
 Les mourants céderont aux autres leurs fusils:  
 Nous en aurons bientôt assez pour tout le monde.  
 Cependant au dehors la canonnade gronde;

Le bourg est envahi, tous les chemins bloqués;  
 Les affûts destructeurs sur l'église braqués,  
 Faisant sauter les ais, déchirant les murailles,  
 Lancent la foudre avec des paquets de mitrailles;  
 Derrière un bataillon un bataillon surgit;  
 Mêlant sa fusillade au canon qui mugit;  
 L'église n'est bientôt qu'une vaste mesure.  
 Mais, du haut des clochers et de chaque embrasure,  
 Les hardis assiégés ripostent fièrement,  
 Repoussant chaque assaut par un redoublement  
 D'efforts et de sang froid, d'adresse et de courage,

Chénier se multiplie et tient tête à l'orage.  
 Sanglant, échevelé, noir de poudre, on le voit  
 Grandir en même temps que le danger s'accroît.  
 Un officier anglais le somme de se rendre:  
 Le héros souriant lui répond: — Viens me prendre!  
 Et l'étend raide mort d'un coup de pistolet.

\*  
\* \*

Mais, presque au même instant, un énorme boulet,  
 Fait voler en éclats la grand'porte de chêne.  
 Alors des assaillants la horde se déchaîne.  
 On envahit l'église armé jusques aux dents,  
 Et l'assaut du dehors recommence au dedans.  
 — Hourra! criait Chénier; hardi! sus aux despotes!  
 Montrons-leur ce que c'est que des francs patriotes!...  
 Et des jubés croulants, du haut des escaliers,  
 A l'abri de l'autel, derrière les piliers.  
 De partout corps à corps s'engagea la mêlée.

La lutte fut sauvage, implacable, affolée,  
 Nul temps de recharger les armes, à ce point  
 Qu'on se prend aux cheveux, qu'on se frappe du poing,  
 Ils sont deux mille au moins contre cent, mais n'importe!  
 On se tue au balustre, on s'écrase à la porte;  
 La masse ondule; on va poussant et repoussant,  
 Fou de rage, assoiffé de carnage et de sang...  
 Enfin l'Anglais recule, et Colborne en furie  
 Est forcé de plier devant Chénier qui crie:  
 Victoire! mes enfants; victoire, grâce à Dieu!

Un cri désespéré lui répondit: — Au feu!

\*  
\* \*

Ces forts, voyant contre eux tourner la tragédie,  
 Avaient à leurs secours appelé l'incendie.  
 Ils avaient fait leur oeuvre, et l'église brûlait:  
 L'espoir, l'espoir dernier des héros s'envolait.  
 Il ne leur restait plus qu'à succomber en braves.

Du portail à l'abside et des clochers aux caves,  
La flamme faisait rage. Alors l'oeil ébloui  
Vit là se dérouler un spectacle inouï.

Pendant que du brasier les spirales rampantes  
Sapaient les murs noircis et rongeaient les charpentes,  
Et que, dans les horreurs d'un vaste embrasement,  
L'édifice flambait, de moment en moment,  
Du haut de la bâtisse à demi consumée,  
Aux lueurs des éclairs, au sein de la fumée,  
Dans les crépitements et les coups de fusil,  
Aux clameurs des Anglais d'épouvante saisis,  
Ensanglanté, farouche, au bord d'une fenêtre,  
On voyait tout à coup comme un spectre apparaître,  
Et lancer aux vainqueurs, dont sa haine fait fi,  
Un dernier coup de feu dans un dernier défi.

\*

\* \*

Il en périt beaucoup dans les flammes. Le reste  
Des vaincus dut subir un sort non moins funeste.  
Sitôt que, poursuivi par le feu qui le mord,  
Quelque insurgé tentait de s'échapper: A mort!  
Il tombait fusillé par une balle anglaise.

Chénier, dernier de tous, sortit de la fournaise.  
La scène ne dura que deux minutes, mais  
Ceux qui purent la voir ne l'oublieront jamais.  
Le héros, en sautant du haut d'une croisée,  
S'affaissa sur le sol une jambe brisée.  
Ce n'est rien: sous le plomb qui grêle à bout portant,  
Chénier sur un genoux se relève un instant;  
Il se dresse aveuglé de sang, l'habit sordide,  
Défiguré, hagard, effroyable, splendide;  
Et, pour suprême insulte à la fatalité,  
Le fier mourant cria: — Vive la Liberté!  
Puis dans le tourbillon, la poudre, le vacarme,  
Par un dernier effort il déchargea son arme.  
De nouveau un ennemi tomba, mais ce fut tout:  
Colborne et ses soldats étaient vainqueurs partout.

\*

\* \*

Ce qui suivit eût fait rougir des cannibales.

On traîna de Chénier le corps criblé de balles;  
Un hideux charcutier l'ouvrit tout palpitant:  
Et, par les carrefours, ivres, repus, chantant,  
Ces fiers triomphateurs, guerriers des temps épiques,  
Promenèrent sanglant son coeur au bout des piques...

Puis la torche partout! les braves en avant!  
On brûla les maisons, on brûla le couvent;  
Si quelque humble demeure échappait mi-détruite,  
C'est que l'on pourchassait quelques femmes en fuite.  
De quartier nulle part, nulle compassion!  
Partout pillage, vol et dévastation!  
Les vieux citent encor des traits épouvantables:  
On sabrait dans les lits, on sabrait sous les tables;  
Tuer des prisonniers, éventrer des mourants,  
C'étaient nobles exploits; un enfant de quatre ans  
Est là tout étonné qui regarde et qui flâne:  
Un des braves l'ajuste et lui brise le crâne.  
Ce brave eut un procès, mais il fut acquitté,  
N'ayant au fond puni qu'un petit révolté!...  
Enfin, le lendemain, ces nobles Alexandres  
Laisaient par derrière eux trois villages en cendres!  
C'est à ces durs prix là — sombre nécessité —  
Que tout peuple naissant t'achète, ô Liberté!

Ce sont ces crimes-là qui payèrent la nôtre.  
Chénier fut un héros, un martyr, un apôtre;  
Sa mort nous a conquis notre place au soleil;  
C'est dans son coeur ouvert, c'est dans son sang vermeil,  
Que germèrent plus tard nos franchises publiques.  
Qu'un bronze glorieux recouvre ses reliques;  
Et, si quelqu'un tentait, aux yeux de l'avenir,  
D'attaquer sa mémoire au lieu de la bénir,  
Qu'on le range avec ceux — ô lâcheté qui navre! —  
Dont le courage osa mutiler son cadavre!

*Louis FRÉCHETTE*

## LA GUERRE

PAMPHILE LEMAY

Mais le drapeau sacré qui protégeait nos rives,  
Le drapeau blanc fleurdelisé  
Fut souillé, fût trahi par les lâches convives  
D'un roi que l'âge avait usé  
Bien moins que la débauche. Et nous fûmes, ô crime!  
Et nous fûmes vendus, un jour,  
Nous peuples de héros, nous nation sublime,  
Pour un impur baiser d'amour!

Le maître vint s'asseoir avec sa morgue sombre  
A nos foyers hospitaliers  
Et les enfants tremblaient quand ils voyaient son ombre  
Se dessiner sur les paliers.  
Il voulut effacer, par des lois tyranniques,  
Notre belle langue, à jamais!

Il voulut balayer, tentatives iniques!  
De nos bords le grand nom français!

Une voix retentit pareille au glas funèbre  
Qui sonne à l'heure de minuit.  
Jamais, sur notre rive, une voix célèbre  
Ne fit soudain autant de bruit.  
Son accent inspiré, semblable à la bourrasque  
Qui soulève les océans,  
Fait au loin bouillonner les esprits. Il démasque  
Sous nos pieds les gouffres béants!

Et le peuple s'émeut. De vaillantes phalanges  
Surgissent dans les prés en fleurs;  
Les femmes, au foyer dont elles sont les anges,  
Vont s'agenouiller tout en pleurs;



*Le drapeau d'Albion tombe dans la poussière,  
Mais haut, dans la pourpre des cieux,  
De la révolte sainte on peut voir la bannière  
Ouvrir ses plis audacieux!*

*Et l'altière Albion, rugissant de colère,  
Appelle à ces nouveaux combats,  
Nombreux comme les flots de la grande rivière,  
Ses vieux et fidèles soldats.  
Ils viennent de partout, et leur troupe alignée  
Comme un cercle de fer s'étend.  
Ils vont avec bonheur broyer cette poignée  
D'aventuriers qui les attend.*

*Mais, ciel! où fuyez-vous si vite et sans armure?  
Soldats, qui vous a dépouillés?  
Vos canons se sont tus devant l'humble murmure  
De nos vieux mousquets tout rouillés!  
Comme tombe, l'automne, un bouquet de feuillage  
Au souffle des vents alisés,  
Votre arrogance tombe en face du courage  
De nos guerriers improvisés!*

*O champs de St. Denis! ô vallons de St. Charles,  
Quelle gloire dans votre deuil!  
Tressaillez de plaisir, vous dont l'histoire parle  
Avec amour, avec orgueil!  
Un jour, vous avez vu la puissante Angleterre  
Faiblir devant vos bataillons,  
S'arrêter de stupeur, sous l'effroi qui l'atterre  
Replier ses fiers pavillons!*

### L'ÉCHAFAUD

Par Pamphile LEMAY

*Bien sombre est l'horizon, et des plaintes funèbres  
S'élèvent des forêts au milieu des ténèbres,  
S'élèvent des flots noirs et des rocs escarpés!*

*L'oiseau ne chante pas sur son nid de feuillage,  
Le vent ne berce plus le roseau du rivage.  
L'on entend seulement les sons entrecoupés  
De la cloche d'airain qui pleure dans l'espace;  
On entend les sanglots de la foule qui passe  
Au pied des murs noircis d'une haute prison...  
Bien sombre est l'horizon!*

*Quels sont ces spectres noirs qui vont et qui reviennent  
Pareils à des démons que les sorciers retiennent,  
Au milieu de la nuit, sur un impur autel?  
Quelle est, collée au mur, cette charpente sombre  
Qui semble un long-squelette ouvrant ses bras dans l'ombre  
Pour êtreindre quelqu'un dans un baiser mortel?  
Qui montent à pas lents ces lugubres échelles?  
O mon pays aimé, tu trembles, tu chancelles!  
As-tu vu s'écrouler tes suprêmes espoirs? .....*  
*Quels sont ces spectres noirs? .....*

*Victimes, avancez! Bourreaux, faites vos tâches!  
Voyons donc au grand jour quelles immondes taches  
Souillent le front de ces forçats.  
Victimes, avancez! . . . . . Ah! voilez cette scène!  
Héros de mon pays, quoi! c'est vous que l'on traîne  
Sur le gibet des scélérats!*

*Que n'êtes-vous tombés, au jour de bataille,  
Au champ de Saint-Eustache, au champ de Saint-Denis!*

*Que n'êtes-vous tombés, broyés par la mitraille,  
Avec vos compagnons bénis!*

*Mais, pour calmer un peu cette haine enragée  
Qu'en son âme implacable il gardait contre nous,  
Colborne voulait boire une chaude gorgée  
D'un sang dont il était jaloux.*

*Il fallait, pour autel, une ignoble potence,  
Il fallait, pour témoin, un ignoble troupeau,  
Pour victime il fallait la divine innocence  
A ce grand prêtre fait bourreau!*

*Défenseurs malheureux de notre cause sainte,  
Votre nom à jamais sera glorifié!  
Maudits soient les tyrans! Justes, mourez sans crainte,  
Le gibet est sanctifié!*